

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

~~~~~  
*Ce Journal paraît tous les dix jours, le 1<sup>er</sup>, le 10 et le 20 de chaque mois. Chaque numéro contient de une à cinq Gravures coloriées : Modes, Meubles et Bijoux. — Les bureaux sont : rue La Boétie, n<sup>o</sup> 62*  
 ~~~~~

~~~~~  
*Le tirage est limité à 1.250 ex. numérotés. — Le prix de l'abonnement est fixé à 100 francs par an pour la France et 120 francs pour l'Etranger. Il est tiré en sus 29 ex. de luxe : dont 5 sur vieux Japon avec 3 états des grav. à 500 fr. par an ; 12 sur Japon impérial avec 2 états à 300 fr. et 12 sur Japon impérial à 200 fr. — Il n'est pas accepté d'abonnement d'une durée inférieure à un an.*  
 ~~~~~

PARIS.

Ce 29 Septembre 1912.

Quand on aime les chiens, on ne saurait les aimer trop. Et c'est sans doute ce que pensent certaines de nos dames qui prouvent leur amour à leur toutou préféré en faisant peindre son portrait sur un carré de somptueux velours que l'on monte ensuite en coussin — lequel coussin ne quittera plus la profonde bergère où madame songe et soupire. Et je sais plus d'un amant qu'une telle tendresse et qui se manifeste de si ingénieuse et si rare manière affole de sourde rage.

LE RETOUR D'ORIENT.

Ce n'est plus Shéhérazade, ni Madame Chrysanthème, ni aucune de ces princesses d'Orient qui furent glorifiées, ce dernier printemps, en tant de bals costumés, qui régissent la mode nouvelle. La couronne de ce royaume étincelant revient aux vieilles reines d'Occident, moins magnifiques, mais plus délicates, et l'influence de la touchante Marie Stuart, de l'autoritaire Catherine de Médicis se fait déjà sentir dans une rénovation des cols qui portent leurs noms immortels.

Ce ne sont, sur nos élégantes, que cols de dentelle d'or, doubles collerettes demi-raides en tulle et dentelles, petits cols de velours roulés formant deux gros coquillages de chaque côté des oreilles ! Un premier petit col en dentelle d'or, droit comme

Ex. N^o 867

un col d'homme et à coins cassés, se complète à la naissance des épaules d'un second col qui s'évase en deux grandes pointes de chantilly noir. Sur les tailleurs, nos dames portent des cols en zibeline avec l'intérieur de velours broché rouge et or rappelant ceux de certains portraits de Rembrandt et de Van Dyck. Et nous avons vu un tailleur de velours noir à revers de velours de Gênes émeraude et or, agrémenté d'un grand col Médicis, de même broché, doublé en zibeline et de deux énormes bordures de zibeline au bas des manches qui étaient elles-mêmes serrées par une cordelière verte à gros gland vert et or. Les manches évasees, les cols Médicis! Décidément, nous revenons tout d'un bond aux grandes époques de l'élégance française...

LA SCÈNE

La dernière quinzaine théâtrale n'a pas manqué d'un certain comique. Je ne parle pas du curieux contraste : Mlle Polaire s'installant au théâtre Réjane, tandis que Mme Réjane va débiter sur une petite scène à côté. On sait que Mme Réjane n'a jamais remporté de si beaux succès que hors de son propre établissement. Très naturel qu'elle le loue. Aussi ne la trouve-t-on presque plus chez elle. Tout en restant Mme Sans-Gêne, c'est devenu Mme Benoiton.

L'amusement venait donc d'ailleurs. C'est, pour une fois, à la critique que nous le devons.

Personnellement, j'avouerai que je guettais la critique à la récente reprise de *Nana*. En 1881, la pièce avait semblé un peu fade. Entre l'audacieux roman de Zola et la timide adaptation de Busnach, trop de détails risqués étaient tombés en route. Chez le public de la première qui s'attendait à un spectacle salé, cette confiserie avait causé une vive déception. Et la critique du moment, dans une pensée apparemment bienveillante, s'était empressée de signaler avec fracas le déficit, flétrissant les efforts pudiques de Busnach comme de véritables abus de confiance.

Mais cela se passait en 1881, époque candide et bon enfant, où l'on se contentait de juger tant bien que mal les pièces sur leurs mérites ou leurs défauts littéraires. Au lieu qu'aujourd'hui les principes et la question de moralité priment tout. Alors, que dirait notre austère critique devant ces épisodes naïfs si l'on veut, mais scabreux quand même, devant ces personnages falots, certes, mais d'une indubitable muflerie? N'allait-elle pas trouver là une occasion nouvelle d'affirmer violemment son puritanisme, de crier à la pourriture, de lancer ses foudres? Tout était, dans cet ordre, à craindre. Tout se passa, néanmoins, au mieux.

Est-ce les vacances, la brise marine, l'air pur des hauteurs, qui avaient transformé nos petits prophètes du balcon et nos Bossuet de l'orchestre, mais pas trace de résistance ou de réprobation. Au contraire. Unanimité pour proclamer la pièce anodine, puérile, bien au-dessous de la sombre vérité. Ça, une fille ? Ça, une grande courtisane ? Ah ! non, pas à eux ! Le monde de la galanterie vous a une autre envergure, une autre perversité — et méritait une bien autre pièce, une pièce exacte, une pièce vraie...

Quelqu'un qui, en lisant ces remarques, devait se frotter les mains, c'était, je suppose, M. Camille Oudinot. Justement sa pièce, qui se donnait huit jours après, réalisait, presque trait pour trait, les desiderata de la critique.

Car, sans constituer une peinture totale du demi monde-actuel, les *Yeux ouverts* nous en présentent des esquisses partielles, tout à fait réussies.

L'histoire de l'héroïne rappelle celle de beaucoup des étoiles de la fête. Suzanne Granger est une jeune bourgeoise aux abois qui se décline par besoin d'argent, une petite femme honnête qui, soudain veuve et jetée dans la gêne, essaie d'abord de lutter par le travail, puis, mal préparée pour cette tâche, succombe à son penchant vers le luxe et le confortable. Chute qui souvent n'a rien de drôle et qui, avant de s'accomplir, comporte bien des regrets, bien des hésitations dont M. Camille Oudinot a très finement noté les nuances. Ajoutez que dans l'instant même où sous les espèces sonnantes d'un riche pétrolier russe, la tentation s'offre à l'héroïne, celle-ci est tombée amoureuse d'un homme délicieux, cultivé, expérimenté, artiste, l'amant rêvé, l'époux idéal — mais pauvre. Complication fréquente dans le demi-monde où le sens de l'intérêt n'abolit jamais les élans du cœur et où constamment l'amour vient à la traverse des affaires. Enfin autour de ces trois protagonistes, les satellites classiques de toute irrégulière de marque : procureuses, intermédiaires, gigolos, petites femmes et le reste...

En un mot, la coïncidence inespérée. La critique demandait une pièce vraie sur le demi-monde. On la lui servait toute chaude. Si avec cela elle n'était pas contente !...

Seulement voilà ! Huit jours s'étaient écoulés depuis *Nana*. On avait eu le temps de sortir du camphre et de la naphthaline les principes, les pudeurs, les anathèmes, tous les vieux clichés rigoristes de l'an dernier. Et alors avec sa pièce vraie, au lieu des dithyrambes escomptés, il fallut voir ce qu'il prit, le pauvre M. Oudinot !

Le premier acte passa encore. La petite femme résistait au

péché, demeurait vertueuse. Rien à dire. Mais dès le moment où elle avoua ses goûts de luxe sans s'interdire le droit d'aimer, fini aussitôt de rire. La critique se fâcha tout rouge, déclara ces héros odieux, ces milieux abjects, ces mœurs révoltantes. Il y avait dans la pièce, croiriez-vous, une entremetteuse. Abomination ! Et il y avait une demi-vierge ! Horreur ! Finalement tous les comptes rendus s'achevèrent dans l'écœurement et l'indignation.

Quelqu'un qui devant ce résultat a du être bien surpris, c'est M. Oudinot, je suppose. Mais quelqu'un d'au moins aussi étonné que lui ce pourrait bien être Mlle Polaire. Figurez-vous qu'un critique lui a reproché, devinez quoi : sa tête ! Tel que je vous le dis. Il trouve que Mlle Polaire se ressemble trop. Il lui conseille de changer. Il la voudrait sans doute blonde comme Mlle Gallois ou rebondie comme Mme Delna. Décidément La Fontaine avait raison :

Les délicats sont malheureux,
Rien ne saurait les satisfaire.

FERNAND VANDÉREM.

Un homme élégant ne traîne pas avec soi, en voyage, un immense bagage. Il met toute son ingéniosité à emporter le plus d'effets possible sous le moindre volume possible. Aussi veillera-t-il à ce que son valet, au lieu de plier ses pantalons et de les empiler les uns sur les autres, les roule un à un et très serré pour les introduire ensuite dans un petit fourreau en cuir de Russie et doublé de satin où ils se trouveront à l'abri de toutes taches et froissures. Un pantalon bien roulé doit avoir à peu près le volume d'une bouteille de moyenne dimension — et on en fera aisément tenir une quinzaine dans le fond d'une petite malle.

LETTRE A JULIE

Ma chère Julie, que je vous plains d'habiter Lons-le-Saunier ! Il se passe des choses bien amusantes à Paris et notamment aux Champs-Élysées, cette longue voie, admirable, solennelle, un peu endormie malgré les innombrables voitures qui la sillonnent. On a découvert que les Champs-Élysées constitueraient pour le commerce de luxe et les distractions artistiques un centre incomparable. Le fait est que le boulevard de Strasbourg et les boulevards Poissonnière et Bonne-Nouvelle où sont groupés les théâtres de jadis, deviennent de plus en plus la banlieue, et quelle banlieue ! Donc, nous aurons quatre théâtres aux Champs-Élysées et non des moindres. Cela, vous le saviez, mais ce que



*Robe en velours de laine bleu avec longue jaquette de même étoffe
doublee et garnie de velours à petit damier.*



Ayuntamiento de Madrid

vous ignoriez, Julie, c'est qu'il est question d'installer là une maison charmante où l'on boira du thé, où l'on mangera des gâteaux viennois, des muffins et des cakes en écoutant la musique des tziganes; on y vendra également des robes, des manteaux, des dentelles, des bas de soie et des trousseaux complets, mais ce sera comme par surcroît et par jeu. Entrant là pour déguster un sandwich aux œufs d'esturgeon, une dame en sortira lestée d'une sortie de bal de cent cinquante louis et d'un chapeau dont l'aigrette achèvera de la ruiner. Ce sera un nouveau motif de désespoir pour les infortunés maris. Et l'entreprise réussira parce qu'elle est fondée sur la musique. Vous connaissez sans doute ce système étonnant inventé par un dentiste? Il vous introduit dans les oreilles des tubes de phonographe et vous étourdit d'effluves harmonieux empruntés au répertoire de la Garde républicaine. Tandis que vous jouissez des premières mesures de *Poète et paysan*, il vous arrache une molaire sans que vous vous en aperceviez ou joue de son infernale machine à coudre sans vous arracher un cri. On est, si j'ose dire, abruti de musique et le supplice en somme supportable du phonographe fait oublier l'autre... Ainsi, notre couturier-restaurateur-lingermodeiste opérera sans douleur grâce à la musique. Les tziganes racleront *Je t'aime et j'en meurs*, valse lente et, crac, la robe la plus improbable sera vendue! L'orchestre étouffera aussi les réclamations. Quant au barman préposé au buffet — qui sera gratuit, dit-on, — il prodiguera d'excellents conseils aux visiteuses affamées: « Mille regrets, madame, mais vous avez déjà pris trois babas; je vous refuse cette meringue dans votre propre intérêt. Prenez garde, madame! Vous commencez à grossir et grossir c'est vieillir. Le patron ne pourrait plus vous habiller. » On n'a pas idée de tout cela dans votre pays, ma pauvre Julie! Et si vous lisez sans lettre aux sœurs Béchut, costumes en tous genres, aux sœurs Béchut qui disposent de si jolis choux de rubans sur les corsages de vos concitoyennes, elles n'en voudront pas croire leurs oreilles d'où le coton s'échappe en léger nuage rose!...

HENRI DUVERNOIS.

~~~~~  
O U V R A G E   N O U V E A U .

*Introduction à la vie comme il faut, par Marcel Boulanger.*

Bravo! Voilà un livre qui ne sera compris ni des cuistres en Sorbonne, ni des poètes de café, ni des penseurs pelliculeux, ni des snobs, ni des sots! Il aura des ennemis féroces et des amis passionnés: c'est un beau livre. Il est d'une ironie délicieuse qui cingle cruellement avec des airs de chatouiller, l'ironie avec laquelle



*Candide* a été écrit. Et quelle harmonie dans ce ton impertinent et spirituel ! Un régal des dieux. Le livre s'intitule *l'Introduction à la vie comme il faut*, et est signé Marcel Boulenger. Ce maître du style a compris que la seule manière à notre époque de bâtir une œuvre qui restât était de la concevoir en *journaliste*. J'insiste sur ce mot. Avec ses admirables mémoires pour servir à l'histoire de la société contemporaine, Abel Hermant, lui aussi, fait du journalisme. Les cubistes n'en font pas. Les « penseurs » non plus. Donc, Marcel Boulenger a pris deux héros : Guillaume et Jeanne. Il les a baptisés Willy et Jane pour les guider dans le monde. Il a conseillé à celle-ci un mari vieux et fortuné, à celui-là une maîtresse dépourvue d'intellectualité. Il leur a fourni des sujets de conversation, des opinions congrues et des principes comme il faut. Il leur a indiqué des attitudes pour toutes les circonstances : vénerie et fiançailles, duel, coursing, boxe, polo, amour, golf. En passant, il a conté un roman exquis : celui de la contessina et du sportsman, et campé une silhouette inoubliable, celle de Alfonso de Aldama. Il en est qui, après avoir lu *l'Introduction à la vie comme il faut*, au cercle, ou pendant un thé bridge, murmureront, anxieux : « Est-ce que, par hasard, il se ficherait de nous ! » D'autres goûteront une joie raffinée et penseront qu'une époque qui laissera d'aussi adorables documents aura tout au moins cette excuse-là dans l'avenir !

D.

~~~~~

L'HOMME QUI COMPREND LES FEMMES.

L'enquête (1) de M. Hugues Le Roux est close. Mais nous publions ici quelques réponses qui, venant de très loin ; sont arrivées en retard :

« J'ai cherché cet homme ; je ne l'ai pas trouvé ; peut-être ma lanterne était-elle mal éclairée... »

Diogène.

« J'ai connu un être qui comprenait admirablement les femmes... Mais ce n'était pas un homme.

« C'était un serpent.

« J'ai eu tort de l'écouter ; mais il parlait si bien... »

Eve.

« Je, soussigné, reconnais que je n'ai jamais rien compris aux femmes.

« Je me suis pourtant adressé à mille et trois dames ; j'en ai vu de tous les pays et de toutes les couleurs... »

« Ma foi, j'y ai renoncé.

Don Juan.

« Mea culpa !

« J'ai cru connaître les femmes. J'ai prétendu les définir en parlant de leurs cheveux très longs et de leurs idées très courtes.

(1) Dans le *Matin*. Septembre 1912.

« C'était une erreur .

« Depuis qu'il y a des femmes , et qui écrivent , on a pu voir qu'elles savaient merveilleusement étirer leurs idées . . .

Schopenhauer .

« J'ai tout de suite compris la femme .

« La femme aime à être battue .

Sganarelle (bûcheron syndiqué) .

Depuis quinze ans que j'écris des vers admirables , j'ai constaté que pas un homme n'était capable de me comprendre .

Dois-je ajouter qu'il y a des moments où , me relisant , je ne me comprends pas moi-même ?

Valentine de Six-Points (poétesse incomprise) .

Les Parisiens ne comprennent pas les femmes . Ils martyrisent ces malheureuses créatures . Paris est l'enfer des femmes et le paradis des chevaux .

Les Parisiens obligent leurs femmes à porter des jardins sur la tête , et à se tenir en équilibre sur des chaussures dont le talon est large comme une pièce de dix sous . Ils les enferment dans des corsets étroits où elles étouffent ; ils leur entravent les genoux , sous leurs jupes , avec des chaînes de fer . . .

Les bons nègres , seuls , comprennent les femmes .

Makoko (en représentation au Jardin d'Acclimatation) .

Je comprends le cœur de la femme . La femme est un être exquis qui recueille les proscrits , les persécutés , et leur donne asile dans ses placards . . .

Boubouroche .

« L'homme qui comprend les femmes ? Mais quelles femmes ?

« S'agit-il de Célimène , d'Eliante ou d'Arsinoë ? S'agit-il d'Agnès , plus compliquée encore ?

« Quand j'y pense , j'enrage . . .

Alceste .

Et voici la lettre d'un correspondant inconnu :

« Monsieur ,

« J'ai beaucoup vécu . . .

« J'ai cru comprendre la femme lorsque j'avais 16 ans et que je m'appelais Chérubin .

« J'ai cru comprendre la femme lorsque j'ai eu 30 ans et qu'on me nommait M. de Priola .

« J'ai cru comprendre la femme , lorsque à 50 ans , j'ai revêtu le scepticisme de M. Bergeret .

« Je suis aujourd'hui très vieux ; et je comprends que , pour comprendre la femme , il faut être un tout petit bébé dans les bras câlins de sa maman ; il faut être un vaincu terrassé par la douleur physique , par la méchanceté des hommes , par la force

aveugle des choses ; un vaincu qui trouve son refuge sur le sein de l'épouse douce et forte .

« Pour comprendre la femme , il faut chercher en elle la mère ou l'épouse . . .

Un vieux monsieur .

P . c . c . G . DE LA FOUCHARDIÈRE .

MODES .

Les vestons de nos élégants n'ont plus de fente dans le dos . Cette ouverture , qui paraît logique pratiquée dans le veston que l'on porte pour monter à cheval , est pour le veston de ville complètement inutile et déplacée . Les bons tailleurs l'on supprimée . Les nouveaux vestons sont au surplus très sobrement ouverts sur la poitrine et fermés par trois boutons sur le devant ; aux manches , une garniture de deux boutons seulement . La poche de côté pour le mouchoir blanc est indispensable — L'une de nos grandes maisons de couture vient de faire exécuter à Venise une série de velours peints dont on confectionne des robes et des manteaux . Nous avons vu l'une de ces robes qui est en velours brique à fleurs d'or , ouverte sur une chemisette de linon plissé avec un grand col bordé d'une vieille valenciennes . Le bas de la robe était ourlé d'une haute bande de zibeline . Et c'était comme une splendide évocation des orgueilleuses patriciennes de la Renaissance italienne . — Les manteaux du soir sont d'incroyables mélanges de morceaux de vieux damas , de velours , de fourrures , réunis entre eux de la façon la plus arbitraire , mais où se révèle tout l'art des grands maîtres de la couture . Inutile d'essayer de faire rivaliser avec un tel art la bonne volonté de la petite couturière « à la maison » — cette petite couturière « qui est étonnante » , mais qui cette fois étonnerait surtout par l'allure caricaturale et carnavalesque du « décrochez-moi ça » auquel ses efforts aboutiraient .

ERRATUM .

C'est par suite d'une erreur typographique que la gravure 23 a été annoncée comme étant jointe à la feuille du 20 septembre . Page 96 , il fallait donc lire : à la feuille de ce jour , sont jointes les gravures 21 et 22 .

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 23 .

La reproduction des gravures et des articles de ce journal est absolument interdite , même par extrait .

Le Gérant : JACQUES DE NOUVION . Imp. de Vaugirard , H.-L. MOTTI Dir. , 12-13 , Impasse Ronsin Paris .